

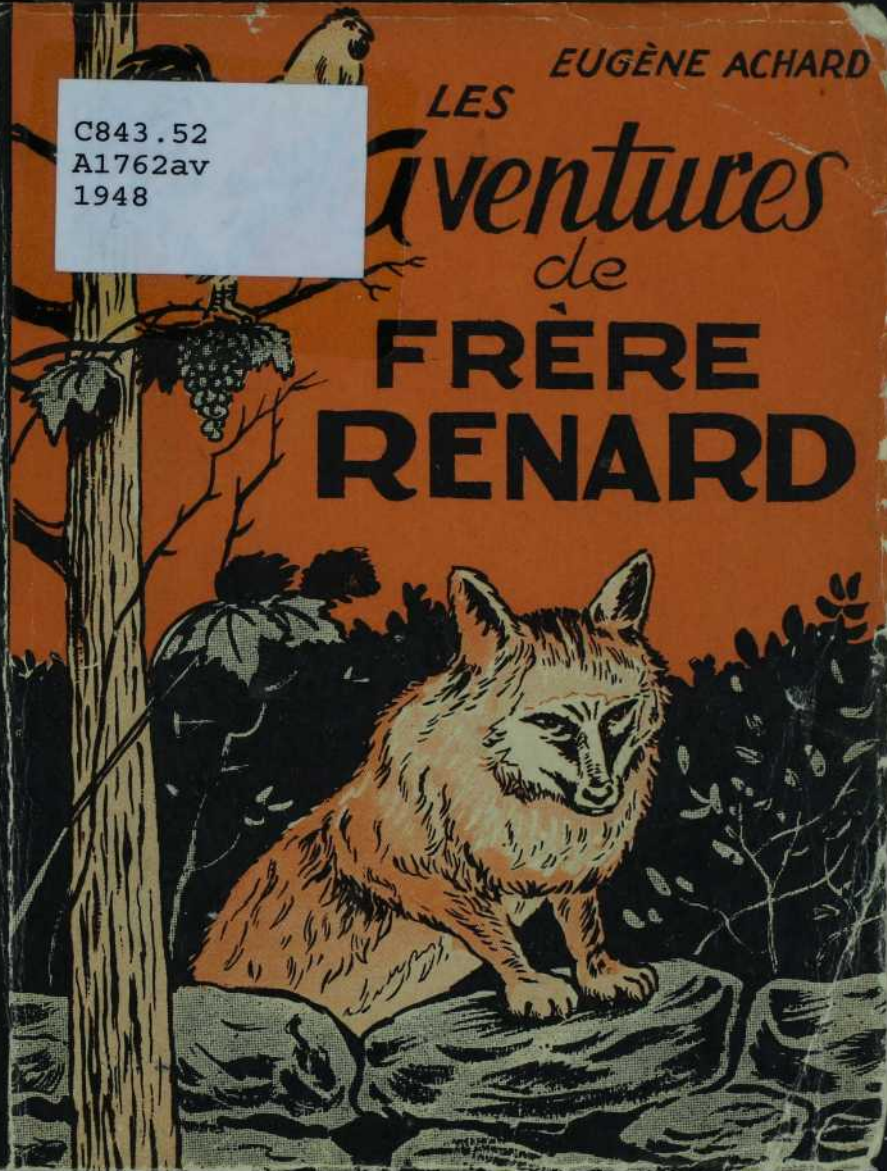
EUGÈNE ACHARD

LES

Avantures
de


**FRÈRE
RENARD**

C843.52
A1762av
1948

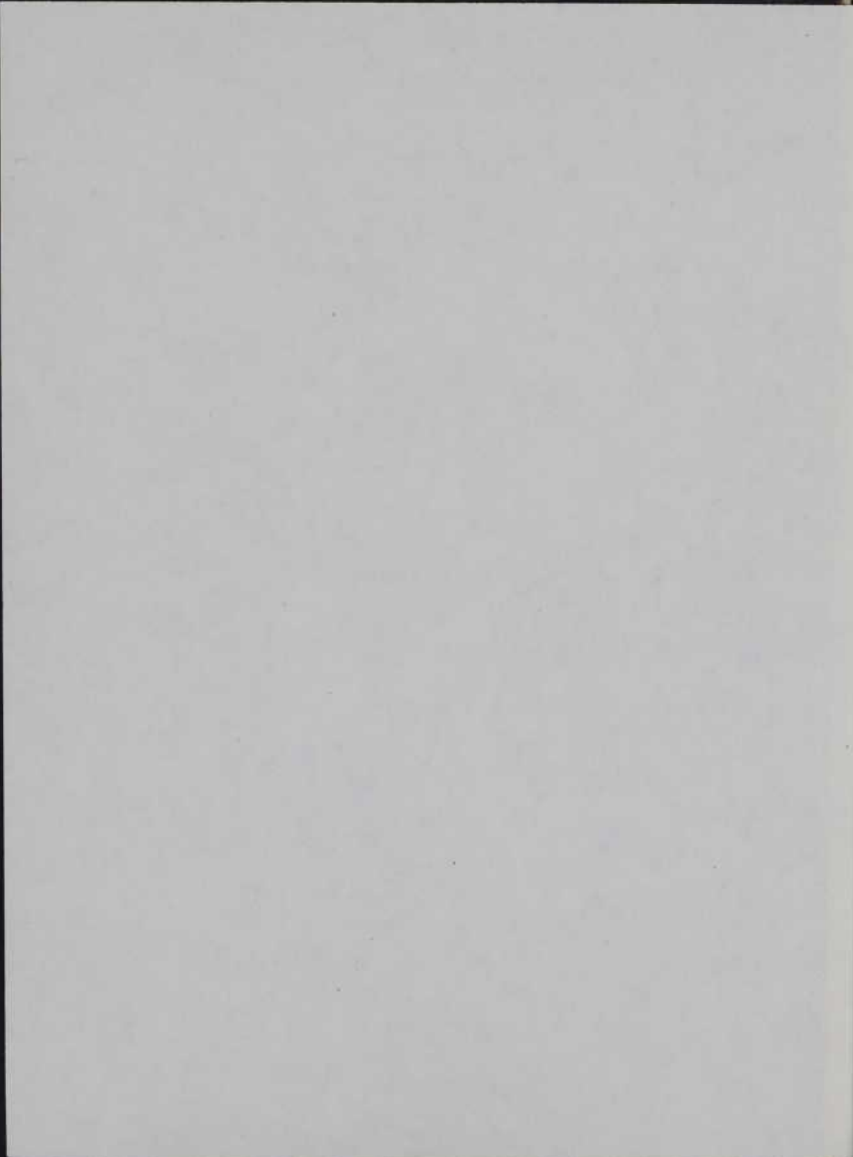


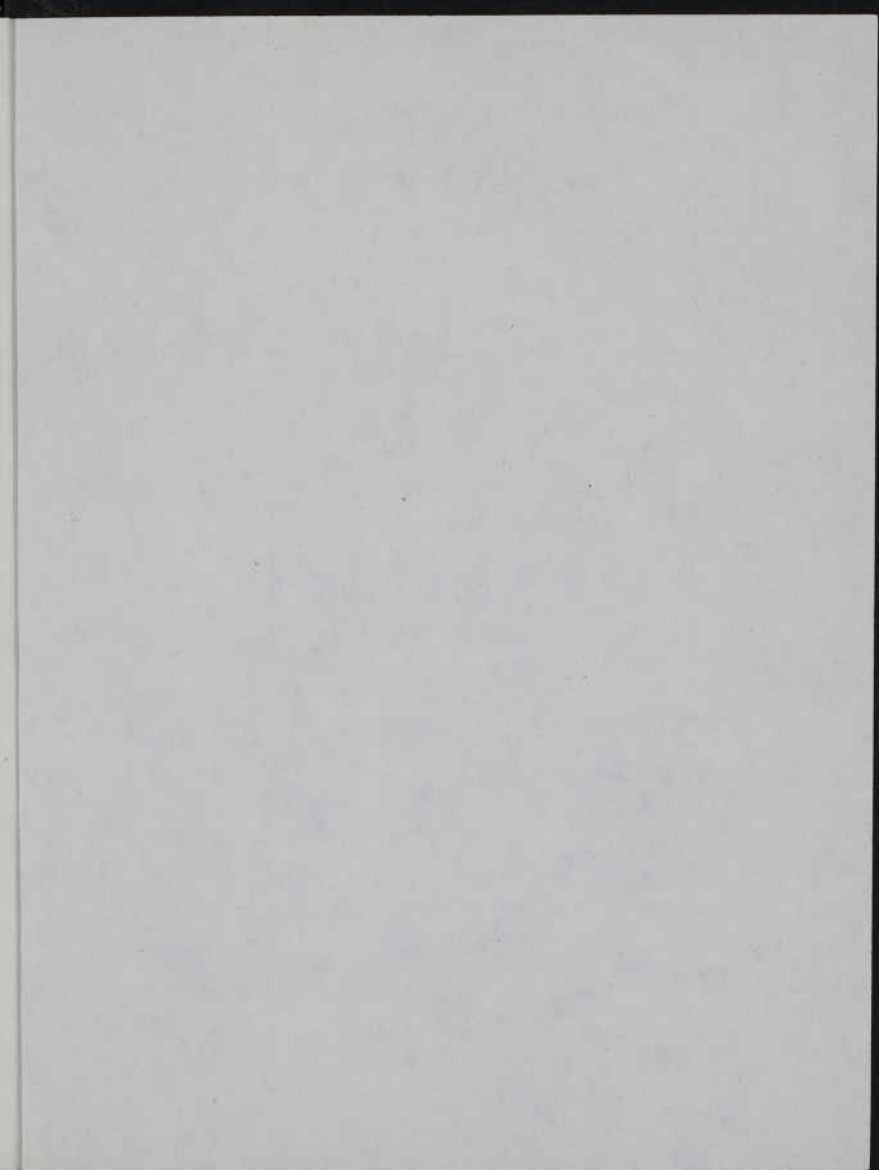


Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec 







EUGÈNE ACHARD

*Les aventures de
frère Renard*

(D'après saint François d'Assise et le fabuliste La Fontaine)



LIBRAIRIE GÉNÉRALE CANADIENNE

5608 ave Stirling

MONTREAL

DANS LA MÊME SÉRIE

Les Enfants perdus

Le Génie du Rocher Percé

Le Bonhomme Misère

Les Aventures de Frère Renard

Zozor

La mort du grand sorcier

Les deux bossus de l'île d'Orléans

La Belle aventure de Blondine

C843.52

A1762av

1948

Droits réservés — Ottawa, 1948

*Comment Frère Renard ayant
voulu croquer Frère Coq
y perdit sa queue*

Voici que je vais raconter une histoire pour les petits, pour les tout petits... mais les grands peuvent écouter aussi.

Il s'agit de la longue rivalité qui régna entre frère Renard et frère Coq et comment, malgré ses tours, frère Renard fut si bien battu que frère Coq alla chanter victoire jusqu'à la cime du clocher.

La lutte durait depuis longtemps, frère Renard avait juré d'attraper frère Coq et de le manger, mais frère Coq, qui s'en doutait, avait fait de son mieux pour ne pas se laisser prendre.

Un jour, pourtant, frère Renard se dit qu'il fallait en finir et mettre la patte sur ce brigand qui le narguait toujours. Aussitôt qu'il eut pris cette résolution, frère Renard se mit en route pour l'accomplir.

Il n'eut pas loin à aller ; tout près, à la croisée des chemins, il aperçut frère Coq, aussi dodu, aussi gras et appétissant qu'une oie que l'on a gavée de blé d'Inde durant un mois. Frère Renard qui était à jeun, en sentit l'eau lui venir à la bouche, et il passa sa langue rose sur ses babines d'amadou.

Seulement, frère Coq n'était pas, comme cela, à portée de la patte ; il se trouvait perché sur la branche d'un vieil érable d'où il lançait dans l'air ses cocoricos sonores.

— Bonjour, frère Coq, cria frère Renard, comme tu chantes clair ce matin, j'ai cru entendre tous les clairons d'une armée en marche.

— Bonjour, frère Renard, et comme cela, te voilà encore à courir par les chemins !

— Oui, frère Coq, j'ai une longue traite à fournir aujourd'hui et c'est pourquoi, je t'en prie, descends, j'ai à te parler.

— Descendre ? Pourquoi faire ? Ne

peux-tu pas aussi bien me parler d'en bas ?
Je ne suis pas sourd !

— Eh bien voilà ! Il y a eu grande
réunion, chez l'ours, hier soir. Tu n'y étais
pas, frère Coq, et tu as manqué beaucoup.
Sais-tu que nous avons signé la paix ?

— La paix ? Avec qui ? frère Renard.

— Avec tout le monde ! Il y avait là
des agneaux, le loup les a embrassés en
pleurant, promettant qu'il irait désormais
manger l'herbe à leurs côtés sans leur faire
de mal.

— Voilà une bonne chose, frère Renard.

— Si bonne que j'ai été chargé de l'an-
noncer à tous. Tu seras le premier ce matin.
Aussi, descends vite que je t'embrasse.



Bonjour, frère Coq ! descends que je t'embrasse.

Frère Coq se gratta l'oreille avec sa patte, tandis que son œil prenait un air de méditation profonde et que, sans en avoir l'air, il regardait frère Renard de côté.

— Oui, dit-il enfin, je vais descendre. Mais es-tu pressé tant que cela, frère Renard ? Je vois là-bas, sur le chemin, deux lévriers qui viennent à notre rencontre. Ils seront ici dans un instant, tu leur annonceras la nouvelle et nous serons quatre à nous embrasser.

Frère Renard sentit un frisson lui courir tout le long de l'échine.

— Ecoute, frère Coq, les lévriers que tu vois, n'étaient peut-être pas à l'assemblée d'hier soir ; ils ne connaissent peut-être pas la nouvelle et avant que j'aie eu le temps de

placer un mot, ils m'aurent étranglé et mis en pièces. Adieu, je t'embrasserai au retour.

Et frère Renard, prenant ses jambes à son cou, s'enfuit par un chemin de traverse.

Frère Coq battit des ailes et lança un cocorico sonore. Des lévriers, sur le chemin, il n'y en avait pas, mais frère Coq, qui avait vu la flamme de convoitise dans les yeux verts de frère Renard, riait tout seul du bon tour qu'il venait de lui jouer.

Pendant ce temps, frère Renard courait toujours, le ventre vide. Et voilà qu'il arriva dans un verger magnifique. Sur le mur, une vigne étendait ses branches chargées de raisins d'un bleu appétissant.

A vrai dire, frère Renard aurait préféré

un poulet, lui qui venait de manquer un si bon dîner dans la personne de frère Coq ; mais pour un renard qui a faim, les raisins ne sont pas à dédaigner.

Prenant donc son élan, frère Renard sauta de toutes ses forces, malheureusement, les raisins étaient si hauts, que c'est tout juste si le bout des grappes lui caressa le museau.

Il essaya encore, encore et encore ; mais chaque fois, il retombait à terre, sans avoir accroché la moindre grappe. Il faisait chaud, frère Renard sentait son pelage trempé de sueur. Il fut sur le point d'abandonner la partie mais il eut honte de lui-même.

— Non, s'écria-t-il, il ne sera pas dit que

je serai berné deux fois le même jour et qu'après avoir manqué un succulent dîner, je serai encore privé de dessert. Je veux ces raisins, je les aurai !

Alors, il prit un tel élan que tous ses os en craquèrent. Vain effort, il retomba sur le sol sans avoir même pu saisir une feuille.

Un éclat de rire lui répondit.

— Frère Renard, dit frère Coq qui venait d'arriver et s'était perché sur le haut de la treille, frère Renard, tu sautes admirablement bien, mais ces raisins sont trop hauts pour toi.

— Pour moi ? répondit frère Renard. Crois-tu donc que je les voulais ? Ce que je fais là est un simple exercice d'assouplis-

sement, mon médecin me le recommande pour me tenir en forme. Quant aux raisins, mais regarde-les donc ! Ils sont trop verts et seuls des goujats pourraient s'en contenter, ou encore des gens affamés. Je ne suis pas dans ce cas, Dieu merci, j'ai fort bien déjeuné, ce matin.

Frère Coq se mit à rire encore plus fort et lança trois ou quatre cocoricos.

— Tu te moques de moi, frère Coq. Et dire que j'ai promis, que j'ai juré de ne plus toucher ni à toi, ni à ta femme Poule, ni à tes enfants Poulets. C'est mal ce que tu fais là, frère Coq.

— Alors c'est vrai, ce que tu racontais ce matin ?

— Quand je te dis que je l'ai juré, frère Coq ! Tu seras pour moi comme un frère, ta femme, Poule, comme une sœur, tes enfants, Poulets, comme mes enfants.

— Vrai ?

— Ma grand'conscience ! Oh ! je ne dis pas que, lorsque je rencontrerai un œuf sur mon chemin, je ne le suceraï pas ! C'est si bon, un œuf ! Et puis on ne devient pas un saint du premier coup. Mais pour le reste, c'est juré.

Frère Coq demeurait pensif ; il se gratta encore l'oreille, regarda frère Renard du coin de l'œil et tout à coup, prenant son parti.

— Frère Renard, dit-il, si c'est vrai que

tu as signé la paix, pourquoi as-tu volé le fromage de frère Corbeau ? Il m'a raconté l'histoire tout à l'heure et il te voue à tous les diables.

Frère Renard éclata de rire.

— Le pauvre niais ! Ecoute, frère Coq, j'ai promis de ne faire aucun mal ni à ta femme, Poule, ni à tes enfants, Poulets. Je n'ai jamais eu envie non plus de manger frère Corbeau, il est trop coriace, seul, frère Loup, glouton de sa nature, pourrait s'en contenter ; mais je puis bien, n'est-ce pas, manger les fromages que l'on me donne.

— Que l'on te donne ? Peux-tu mentir ainsi ? Frère Corbeau me jure que tu le lui as volé.

— Je crois qu'il t'a mal raconté l'histoire. Entre nous, frère Corbeau est niais autant que vaniteux. Quand tu lances ton cocorico dans le ciel du matin, toi, il est si harmonieux, qu'aussitôt le soleil se montre à l'horizon pour t'écouter, et c'est pour cela qu'on dit que tu fais lever le soleil.

— Frère Renard, dit frère Coq en baisant les yeux, tu es un flatteur ; je parie que c'est par des moyens semblables que tu as volé le fromage de frère Corbeau.

— Par des moyens semblables, peut-être, mais quand je te parle, à toi, frère Coq, je dis la vérité. Les croassements de frère Corbeau sont si criards qu'ils me cassent les oreilles...

— Pourtant tu lui as dit qu'il chantait à merveille, qu'il était un phénix...

— Parce que je voulais son fromage. Tu n'as pas de fromage, toi, frère Coq, et je n'ai aucun intérêt à te tromper. Quand je te dis que ton cocorico est harmonieux, c'est que c'est vrai.

— Si j'étais sûr ?

— Tu peux l'être puisque tu n'as pas de fromage.

— C'est que...

— Puisque j'ai juré... Avec frère Corbeau, c'est autre chose. Voici d'ailleurs comment la chose est arrivée.

— Raconte, frère Renard, j'écoute.

— J'étais à jeun, ce jour-là. Aujourd'hui, je te l'ai dit, j'ai bien déjeuné. Aussi, si tu veux descendre et venir près de moi, tu ne cours aucun risque et tu m'entendras mieux. Je souffre d'un commencement d'extinction de voix, j'ai tant parlé, hier, à l'assemblée, pour convaincre tout le monde...

— Je t'entends très bien d'ici, frère Renard, continue.

— Eh bien ! imagine-toi que j'étais à jeun. Je marchais à la lisière de la forêt, en quête de perdrix à dévorer... je veux dire des œufs de perdrix, quand tout à coup je vois une ombre traverser le chemin. Je lève la tête, c'est frère Corbeau qui arrive, ayant dans son bec un superbe fromage. Ah ! frère Coq, l'eau m'en venait à la bouche !

Quand je te dis que je n'avais pas déjeuné et qu'il y avait là un plat appétissant ! Qu'aurais-tu fait, à ma place, frère Coq ?

— Je serais parti en chercher un autre.

— Parce que tu as des ailes, toi, frère Coq, mais moi je n'ai que mes jambes qui ne vont pas si vite. Et puis, me vois-tu arriver chez la fermière ? Je la connais, c'est à coup de trique qu'elle m'aurait reçu. Tandis que là, tout près, je n'avais qu'à prendre.

— A voler, tu veux dire, frère Renard.

— Et après ? Je n'avais pas encore juré, ce jour-là ! Ensuite, est-ce ma faute, à moi, si frère Corbeau est bête comme une oie et orgueilleux comme un paon ? Je l'ai flatté un peu, je lui ai dit que son plumage était

magnifique, que ce noir lustré indiquait certainement un haut personnage...

— Tu mentais, frère Renard.

— Eh oui ! je mentais, mais si tu avais vu comme il me croyait ! Il se trémoussait d'aise, faisant aller ses ailes et hochant la queue. Ce n'est pas tout, lui ai-je dit, on va choisir, dans quelques jours, le roi de la forêt, il faut que ce soit un chanteur et un brillant personnage. Eh bien ! frère Corbeau, si ce que l'on me dit est vrai, si votre ramage est aussi harmonieux que votre plumage est distingué, foi de renard, je voterai pour vous, et je ferai voter tous mes amis. A ces mots, frère Corbeau s'est senti hors de lui, il a voulu montrer sa belle voix et a poussé un si formidable croassement que

tous les sapins en ont tremblé. Ah ! si tu avais été là. J'ai failli m'en boucher les oreilles. Mais je n'en ai pas eu le temps, le fromage venait de choir entre mes jambes. Oh ! frère Coq, de ma vie, je n'en ai mangé de meilleur.

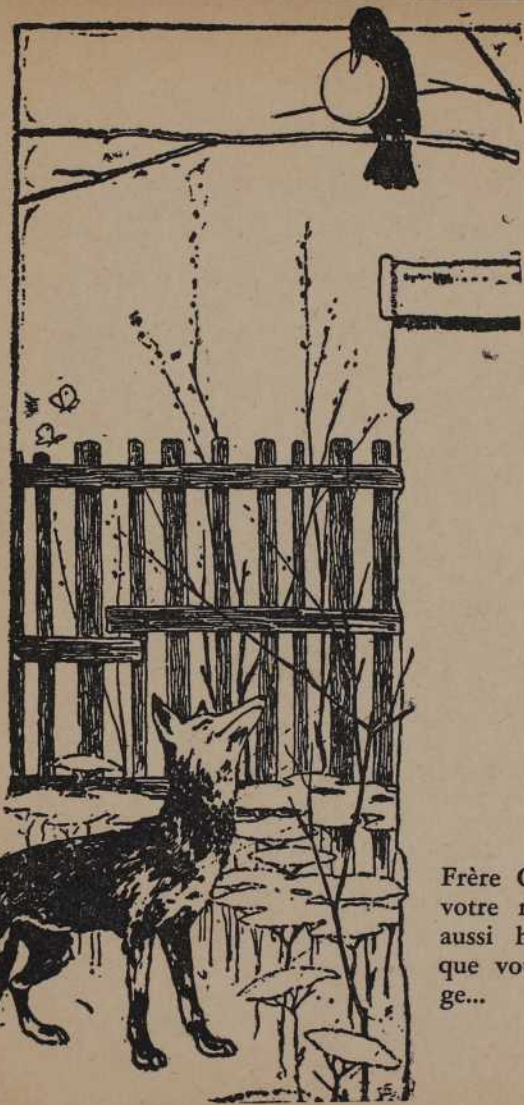
— Tu as trois grands défauts, frère Renard, tu es menteur, gourmand et voleur.

— Et quand ce serait, penses-tu que l'on devient saint du premier jour ? D'ailleurs je n'avais pas fait serment alors, tandis que maintenant...

— Tandis que maintenant ?

— Je mangerai peut-être encore des fromages, mais jamais de poulets.

— Si c'était vrai !



Frère Corbeau, si
votre ramage est
aussi harmonieux
que votre pluma-
ge...

— Je te le jure, frère Coq. Va, j'en ai assez sur la conscience. Si tu avais vu le loup pleurer, hier ! Eh bien ! crois-moi si tu veux, mais j'ai pleuré moi aussi ; nous avons fait plusieurs mauvais coups ensemble, tu sais.

— Alors, c'est fini la lutte entre nous deux ?

— Fini, frère Coq. Et si tu veux, nous allons sceller notre nouvelle amitié par un grand festin. Viens chez moi, demain, j'ai quelques douzaines d'œufs de perdrix qui feront une magnifique omelette.

— Soit, répondit frère Coq, j'accepte.

Frère Renard repartit en remuant la queue ; il n'avait pas perdu sa journée.

— Qu'importe, se disait-il, que je le mange maintenant ou tout à l'heure. Il eût été délicieux aujourd'hui ; demain il sera meilleur encore.

Donc le lendemain, vers midi, frère Coq fit un bout de toilette et prit lentement le chemin de la maison de frère Renard, à la Renardière, près de la côte de sable, au revers du bois.

A mesure qu'il approchait, frère Coq ralentissait le pas.

Enfin il arriva et, par la porte entrebâillée, il put jeter un coup d'œil à l'intérieur. Sur la table, ni nappe ni vaisselle, ni aucuns préparatifs du dîner mais un grand couteau à dépecer et une poêle à frire.

— Entre, frère Coq, cria frère Renard, entre, le repas sera prêt dans quelques minutes et je suis sûr que tu ne le regretteras pas.

Mais frère Coq se gratta l'oreille avec sa patte, ce qui était signe, chez lui, d'une grande indécision. Il regarda frère Renard du coin de l'œil et soudain, ayant pris son parti.

— Je crois, frère Renard, que tu as oublié le serpolet ; or une omelette sans serpolet n'est pas une omelette. Je cours en chercher une touffe au jardin.

Sur ces mots, frère Coq bondit au dehors et courut se cacher parmi les arbustes pour voir comment frère Renard allait se comporter.

Il n'attendit pas longtemps. Prenant son grand couteau, frère Renard sortit à pas de loup, dans l'espoir de surprendre frère Coq.

Alors frère Coq lui cria :

— J'ai mis le serpolet sur le piquet de la clôture.

Mais frère Renard s'inquiétait bien du serpolet... Il courut vers l'endroit d'où venait la voix. Frère Coq se glissa de broussaille en broussaille.

Alors frère Renard, perdant tout contrôle, s'élança sur les traces de frère Coq sans même regarder où il mettait les pieds. Malheur ! un piège avait été posé par le fermier. Frère Renard n'y échappa que de jus-

tesse, et même il y laissa sa queue, du moins un bout de queue.

Au cri que poussa frère Renard, tout le village fut alerté : lapins, belettes, mulots mirent le nez à leur trou pour voir ce qui se passait et le fermier accourut armé d'une hache pour lui fendre la tête. Frère Renard tira si fort, qu'il parvint à se dégager mais sa queue demeura en otage.

Dès lors, il devint la risée de tous et on ne l'appela plus que frère Renard l'Écourté.

Quant à frère Coq, telle avait été sa peur, que prenant son élan, il s'envola jusqu'à la cime du clocher et n'en voulut plus redescendre jamais, tellement il craignait de retomber entre les pattes de son ennemi.

II

Comment frère Renard perdit le moignon de queue qui lui restait.

Dans une clairière, à mi-hauteur d'une colline recouverte de petit thé, de myrtilles et de bruyères en fleurs, Jeannot Lapin avait creusé son terrier. Trois galeries partant, l'une du pied d'un gros érable, la seconde de la base d'un petit rocher et la troisième d'une touffe de fougères, formaient trois sorties et aboutissaient à une

chambre ronde dans laquelle Jeannot s'était installé avec sa femme, Jeannotte.

Lorsque le printemps fut arrivé, notre Jeannotte mit au monde trois jolis laperreaux et, pour que les chéris eussent bien chaud, elle les coucha dans un lit fait avec le poil qu'elle s'arrachait elle-même de son ventre.

Quant à Jeannot, il était presque toujours dehors, en quête de nourriture pour toute la maisonnée ; il en fallait beaucoup, car Jeannotte qui nourrissait sa progéniture avait fort bon appétit.

Mais quand Jeannot rentrait au logis et qu'il regardait ses trois petits enfants, il les trouvait si beaux, si beaux ! qu'il en ou-

bliait le soleil qui dorait la campagne et les fleurs qui commençaient à naître. Alors, il se couchait près d'eux, les réchauffait de sa fourrure et s'endormait heureux.

Les deux époux vivaient contents et déjà Jeannotte pensait avec orgueil au jour où elle mènerait sa petite famille folâtrer dans l'herbe et goûter aux pousses tendres du petit thé.

Hélas ! ce bonheur ne fut pas de longue durée. Frère Renard venait d'arriver dans ces parages.

Honni et moqué de tous ses compagnons depuis sa folle équipée avec frère Coq, ne pouvant plus se montrer en public sans devenir la risée de tout le monde, il avait fini par abandonner le lieu de ses

exploits pour aller chercher fortune dans un pays où il serait moins connu.

Et voilà que traversant ce coin de forêt, il le trouva tout à fait de son goût, solitaire, tranquille et à l'abri des regards indiscrets. Personne ici ne lui ferait de remarques malveillantes sur le bout de queue qui lui manquait. Il résolut donc de s'y établir.

Le coquin avait un flair de tous les diables. Il n'eut pas de peine à découvrir le terrier de Jeannot Lapin.

— Voilà un endroit superbe, se dit-il. En agrandissant cette galerie, je serai très bien ici pour dormir. Sans compter qu'au fond je dénicherai certainement quelques lapereaux tendres et gras dont je me régalerai.

Et le scélérat passait, d'un air gourmand, sa langue rèche sur son museau pointu.

Le soir même, il se mit à gratter la terre pour élargir la galerie.

Jeannot et Jeannotte s'aperçurent aussitôt du danger qui les menaçait.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Jeannot, nos pauvres enfants sont perdus !

— Pas encore, répondit Jeannotte qui était une personne de tête ; pas encore, mais ils le seront si nous nous contentons de gémir.

— Que faire, mon Dieu, que faire ! larmoyait Jeannot.

— Va-t'en vite chez nos amis les Lapinot et demande-leur asile pour quelques jours. D'ici là, nous aurons le temps de creuser un autre terrier.

Jeannot partit par la coulée de l'érable, sans que frère Renard, tout à son travail, s'en fût aperçu, et se rendit chez Lapinot, l'un de ses camarades d'enfance, qui habitait à deux cents pieds de là.

— Cher ami, lui dit-il, je viens te demander un service. Nous sommes assiégés par un vilain Renard à queue coupée qui s'est mis en tête de prendre notre terrier. Je t'en prie, recueille chez toi ma femme et mes enfants pour quelques jours. D'ici là, j'aurai creusé un nouveau terrier où nous serons à l'abri.

— Ah ! non, par exemple, répondit Lapinot. Si vous venez ici, le Renard y viendra aussi, maintenant qu'il vous connaît, et quand il aura mangé les deux familles, nous serons bien avancés. Va plutôt chez Laperet, là-bas, de l'autre côté de la colline, c'est plus loin et le Renard ne vous retrouvera pas.

Jeannot, un peu désappointé, comme vous pouvez le croire, sortit sans dire adieu et courut chez Laperet. Mais celui-ci n'eut pas plutôt entendu sa proposition qu'il s'écria :

— Y penses-tu ? Avec ma femme et mes cinq enfants, nous sommes déjà à l'étroit ici. D'ailleurs, il est sûr que le Renard vous suivrait à la trace et alors nous serions tous

mangés. Je me demande même si nous ne serons pas obligés de déménager nous-mêmes. En attendant, rien à faire.

— Cependant...

— Il n'y a pas de cependant. Tu as trois enfants à protéger, moi, j'en ai cinq ; en cas de danger, chacun pour soi et Dieu pour tous.

Jeannot n'en écouta pas davantage ; il revint chez lui en toute hâte, la rage au cœur.

Et frère Renard creusait toujours. Et plus il creusait, plus la bonne senteur des lapereaux lui donnait envie. Il en remuait d'aise le moignon de sa queue.

— Crois-tu qu'ils m'ont refusé ! dit

Jeannot à sa femme. Oui, refusé. Oh ! les lâches ! les sans-cœur !

— Ecoute, reprit Jeannotte, ne perds pas ton temps à les injurier, cela ne sert à rien. Va plutôt trouver l'Ours, notre roi ; expose-lui notre malheureuse position, demande-lui son appui et je suis sûre qu'il enverra quelqu'un pour chasser ce maudit Ecourté.

— C'est facile à dire, mais où aller, je ne sais même pas où il demeure.

— Au milieu de la forêt, sous le grand rocher d'En-Haut ; je l'ai entendu dire à des corneilles, l'automne dernier. D'ailleurs, tu te renseigneras en chemin. Un grand personnage comme le roi est toujours facile à trouver.

— Mais pendant mon absence, le Renard mangera nos petits !

— Crois-tu ? Regarde, je n'ai pas perdu mon temps ; j'ai déjà creusé une nouvelle galerie, je continuerai pendant ton voyage ; il ne nous atteindra pas de sitôt. Ce ne sera pas commode pour les sorties, par exemple, mais nos enfants demeureront au logis.

— Alors, je pars tout de suite.

Ce n'était pas une petite entreprise que d'aller parler au roi. Il fallait traverser une bonne moitié de l'immense forêt, échapper aux loups et autres carnassiers de cet acabit, sans compter nombre d'autres plus petits mais tout aussi féroces : martres à la longue queue, fouines au corps mince, belettes au nez pointu, bêtes puantes surnoises ; et les

milans qui vous tombent du ciel sans crier gare, et les hiboux et les chouettes qui voient dans la nuit comme en plein jour.

Mais l'amour paternel fut le plus fort et dès que la lune parut au ciel, Jeannot se glissa hors du terrier, à l'insu de frère Renard et s'enfonça bravement dans la forêt.

Il courut deux heures durant, s'arrêtant à peine d'ici de là pour reprendre son souffle et brouter un brin de bruyère ou de thé sauvage. Il traversa ainsi la longue file de sapins, puis une colline parsemée de bouleaux et arriva enfin à une clairière toute tapissée d'herbe tendre au milieu de laquelle un lièvre faisait sa toilette.

— Bonsoir, ami, lui dit Jeannot, ne

pourrais-tu pas m'indiquer le chemin qui conduit à la cour du roi ?

— A la cour du roi ? Ma foi, je n'y suis jamais allé, camarade, mais j'en ai ouï parler par mon grand-père qui avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse. Suivez le sentier qui longe ce bois d'érable et marchez à toute vitesse jusqu'à cette colline que vous voyez là-bas. De l'autre côté, il y a un lac, une mare plutôt ; elle est habitée par de nombreuses grenouilles. Vous leur demanderez de nouveaux renseignements.

— Grand merci, répondit Jeannot.

— Il n'y a pas de quoi, mais vous pourriez me rendre un service. Si vous voyez le roi, demandez-lui donc de purger le bois de

ces loups qui nous dévorent. La vie est intenable ici.

— Je n'y manquerai pas. Au revoir.

Et Jeannot reprit sa course. Il suivit le sentier, arriva à bout de souffle jusqu'au haut de la colline et aperçut la mare dont on lui avait parlé. Elle était bordée de joncs, de roseaux et de quenouilles où coassaient d'innombrables colonies de grenouilles.

A l'arrivée du voyageur, les braves bêtes plongèrent dans l'eau à qui mieux mieux.

Au bout d'un instant, cependant, elles reparurent à la surface, regardant le trou-

ble-fête de leurs gros yeux ronds cerclés d'or. Jeannot n'avait pas l'air bien terrible, car une maman grenouille se risqua à sortir de l'eau pour l'examiner de plus près.

— Madame, demanda Jeannot, tout essoufflé, connaissez-vous le chemin pour aller à la cour du roi ?

— Ah ! c'est loin d'ici et je n'y suis jamais allée moi-même. A vrai dire, je n'ai jamais dépassé la prairie qui nous entoure. Mais j'ai ouï dire que pour se rendre à la cour du roi, il fallait traverser le bois de sapins que vous voyez là-bas. Ensuite, il y a une grande savane, mais après, je ne sais plus.

Jeannot, bien qu'il fût épuisé, ne perdit pas un instant. La pensée du péril que cou-

raient sa femme et ses enfants, lui donnait des ailes. Il bondit dans le chemin et reprit sa course.

— Frère Lapin, lui cria la grenouille, si vous voyez le roi, demandez-lui donc de nous débarrasser de ces hérons qui nous dévorent.

— Je n'y manquerai pas, répondit Jeannot tout en courant, et qui déjà se perdait dans la masse sombre des sapins.

Il allait comme le vent, et bientôt il déboucha dans la grande savane qu'il traversa à toute allure, foulant aux pieds les herbes fines, les grandes marguerites blanches, les campanules bleues, les digitales roses, les langues de vipère tachetées, les boutons d'or et les chicorées sauvages.

De l'autre côté, la forêt interminable recommençait. Arrivé à la lisière, Jeannot s'arrêta. Où aller maintenant ? Heureusement, un rossignol chantait sur la branche d'un merisier.

— Frère Rossignol, demanda Jeannot, je me rends à la cour du roi. Connais-tu le chemin ?

— Parfaitement, répondit, de sa voix mélodieuse, le chanteur des bois. Vous y êtes presque, d'ailleurs. Prenez ce sentier, suivez-le jusqu'au gros rocher là-bas, à la croisée des chemins : c'est là.

— Enfin ! s'écria Jeannot. Merci, frère Rossignol.

— Est-ce que vous allez parler au roi ?

— Il le faudra bien, soupira Jeannot.

— Dans ce cas, demandez-lui donc qu'il nous débarrasse des milans qui nous dévorent, nous, nos œufs et nos petits.

— Compte sur moi, frère Rossignol, je ne t'oublierai pas.

Et Jeannot repartit ventre à terre, tant il était pressé d'arriver.

— Mais voilà qu'un grognement terrible le fit sursauter. Tremblant de peur, l'infortuné se blottit dans une taupinière, au pied d'un énorme sapin. Il n'osait plus bouger.

Et voilà que dans la mousse, un museau de petite souris, fin et soyeux, parut

soudain. Elle allait, croquant par-ci, croquant par-là.

— Qu'avez-vous donc, frère Lapin ? demanda-t-elle. Vous tremblez comme une fougère en plein vent.

— N'avez-vous pas entendu ? répondit Jeannot, d'une voix blanche.

— On entend tellement de choses, ici. Quoi donc ?

— Ce grognement...

— Eh bien ! c'est le roi qui vient de bâiller, voilà tout. Il en est ainsi tous les matins quand il s'éveille et qu'il s'étire.

— Tous les matins ?

— Eh oui ! Il est vrai qu'aujourd'hui, notre roi est d'humeur plutôt maussade ; regardez.

Juste en face de lui, Jeannot aperçut une caverne profonde, et dans la caverne, un ours aux proportions colossales qui allait et venait, découvrant de longues canines. De temps à autre, il s'arrêtait, regardait devant lui et poussait un sourd grognement qui glaçait Jeannot jusqu'au cœur.

— Que voulez-vous, il a ses nerfs, notre roi, et peut-être des rhumatismes ; il commence à vieillir.

— Et dire qu'il faut que j'aille lui parler, murmura Jeannot.

— Hein ! Quoi ? demanda la petite souris. Vous voulez parler au roi ?

— Il le faut bien !

Et Jeannot lui raconta ses malheurs.

— Mon pauvre ami, dit la souris, de sa petite voix flûtée, qu'est-ce que vous voulez que cela lui fasse ?

— Puisqu'il est le roi !

— Sans doute qu'il est le roi, c'est-à-dire qu'il se croit le droit de manger qui il lui plaît, quand cela lui plaît et sans que personne ose le contrarier. Miel ou fruits, souris ou lièvres, il est toujours sûr d'un bon dîner ; le reste lui importe peu, allez. Frère Renard peut croquer vos petits tant qu'il voudra, ce n'est pas lui qui l'en empêchera.

— On verra bien, dit Jeannot, d'un air

sombre. Je lui parlerai, je lui rappellerai son titre de roi...

— Et il ne fera de vous qu'une bouchée, s'il a faim, ce qui est fort possible, car il n'a pas encore déjeuné.

— Et mes enfants ! s'écria Jeannot, les larmes aux yeux. Que faire pour les sauver ?

— Vous en retourner au plus vite, et au lieu de perdre du temps à aller demander du secours à ceux qui ne peuvent pas vous en donner, essayer de vous tirer d'affaire vous-même, c'est beaucoup plus sûr. Aide-toi et le ciel t'aidera, dit le proverbe.

— Ma foi, vous avez peut-être raison.

— Vous commencez à vous en apercevoir ? C'est heureux ! Allons, regagnez votre terrier et bonne chance.

Jeannot ne se fit pas prier davantage. Ayant remercié la souris de son bon conseil, il bondit comme s'il avait eu une meute de chiens à ses trousses.

Le long du chemin, il répéta au rossignol, aux grenouilles et au lièvre, ce que lui avait dit sa petite sœur, la souris :

— Tâchez de vous tirer d'affaire vous-même, c'est ce qu'il y a de plus sûr.

Après deux jours et une nuit de course folle, rongé d'inquiétude, mourant de faim et de fatigue, Jeannot rentra dans son terrier.

Il retrouva Jeannotte et ses trois petits enfants en bonne santé.

Je vous laisse à penser s'ils furent heureux de se revoir et de se caresser.

Malheureusement, on n'avait guère de temps à donner aux joies de la famille. Frère Renard grattait toujours.

— Eh bien ! demanda Jeannotte, où en sommes-nous ?

— Juste au point où nous en étions au moment de mon départ.

— Pas possible !

— Hélas oui !

Et Jeannot raconta son voyage, sans omettre sa conversation avec la souris.

— En fin de compte, conclut Jeannotte, tu ne nous rapportes qu'un conseil. Il est vrai qu'il me semble bon et nous allons tâcher d'en profiter.

— C'est bientôt dit, mais comment faire ?

— Écoute, pendant que tu courais, moi je creusais, tu vois que je n'ai pas perdu mon temps. Frère Renard n'est pas encore près de nous atteindre. Mais il y a mieux que cela. Tandis qu'il courait pour son dîner, je suis allée prendre l'air et m'assurer de la rapidité de son travail ; or j'ai remarqué qu'il a trop creusé sous la roche ; elle

commence à manquer d'appui et penche un peu.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il suffirait d'enlever encore un peu de terre pour l'ébranler tout à fait.

— Mais nous serons écrasés.

— Pas du tout !

— Je ne comprends pas bien.

— C'est que tu ne réfléchis pas. Frère Renard ne vient creuser que la nuit ; le jour, il est en chasse. Il nous sera facile de creuser sous la roche jusqu'à ce qu'elle soit à peu près ébranlée. Et lorsque frère Renard reviendra, nous sortirons en cachette, nous monterons sur la pierre et nous sauterons

de toutes nos forces pour qu'elle tombe et écrase la sale bête. Qu'en dis-tu ?

— Je dis que tu vaux ton pesant d'or et que nous nous mettrons au travail dès que le Renard sera parti.

Ainsi fut fait et, à la nuit tombante, la roche, complètement déchaussée, oscillait sur sa base ; un rien pouvait la faire crouler.

Frère Renard arriva sans défiance et s'engagea dans le couloir pour reprendre sa besogne ; mais avant, il colla son museau à l'ouverture pour s'assurer que la proie tentante, les trois lapereaux, était toujours au fond du terrier.

Alors qu'il était tout à la joie du festin

promis, Jeannot et Jeannotte sortent doucement par une autre ouverture, montent sur la roche et exécutent mille cabrioles.

Soudain la lourde pierre tremble, s'incline ! Jeannotte pousse un cri de joie. Frère Renard l'entend ; il comprend le danger et veut fuir en toute hâte. Le rocher s'écrase au moment où il passe, s'aplatit sur le moignon de queue qui lui reste et le retient prisonnier.

Frère Renard ne peut retenir un glapisement de douleur.

— Ah ! ah ! lui crie Jeannot. Te voilà donc scélérat, voleur ! Te voilà pris, toi qui croyais nous prendre et croquer nos enfants !

Et Jeannotte qui se souvenait d'un refrain appris dans sa jeunesse, se mit à lui chanter :

*Tu l'as voulu ! T'en plains pas,
Tire la lonla, tire la lonlaire !
Tu l'as voulu ! T'en plains pas,
Tire-toi de là comme tu pourras !*

A ces mots, frère Renard fou de rage, fit un effort suprême et réussit à se dégager ; mais il y laissa le moignon de queue que la roche ne voulut pas lâcher.

Il était plus écourté que jamais et il en éprouva une telle honte qu'il quitta le pays où on ne le revit jamais plus.

III

Comment Jeannette, fille de Jeannot et de Jeannotte, déjoua une troisième fois la ruse de frère Renard, et devint reine du royaume des Queues-Touffues.

Ainsi donc délivrés de leur mortel ennemi, Jeannot et Jeannotte purent élever en paix leur famille.

Celle-ci d'ailleurs grandissait à vue d'œil ; c'était plaisir que de voir tout le petit groupe broutant le serpolet ou exécutant des cabrioles au clair de la lune.

Mais telle avait été la peur des parents, que le souvenir de leurs angoisses hantait encore leurs rêves et que chaque jour revenait sur leurs lèvres la même recommandation :

— Gardez-vous de l'Écourté !

C'est par ce nom qu'ils désignaient Frère Renard depuis que celui-ci avait perdu le dernier moignon du glorieux appendice avec lequel il balayait les chemins aux temps glorieux de sa jeunesse.

— Gardez-vous de l'Écourté, répétait Jeannotte ; si vous le voyez apparaître, fuyez, car il ne ferait de vous qu'une bouchée.

Or un jour que Jeannot et Jeannotte, à la porte de leur terrier, prenaient le frais,

tout en surveillant les ébats de leur progéniture, une ombre apparut au bord du chemin.

Par un reste d'habitude, Jeannot fit un bond de côté et poussa un cri pour avertir ses enfants.

— Allons, bon ! Suis-je donc un ennemi ? Je n'ai pourtant pas de griffes.

C'était leur cousin Longue-Oreille qui venait faire un brin de jasette avant de rentrer chez lui.

Le cousin Longue-Oreille était, à vrai dire, un parent éloigné. C'était un vieux garçon qui avait couru le monde et parlait de tout en connaisseur. Fier de sa belle fourrure rousse, de sa haute taille et de ses longues jambes, il regardait Jeannot et Jeannotte d'un air protecteur.

On sentait que ce beau voyageur prenait en pitié la couleur grise et la tournure rondelette de Jeannot, de Jeannotte et de leurs enfants.

— Des habitants ! disait-il avec mépris, en parlant d'eux.

Lui, il était de la ville et tenait à ce qu'on le sache.

Longue-Oreille, en effet, n'était que depuis peu dans la savane. Il habitait auparavant tout près d'un village et il fallait l'entendre vanter les charmes de la ville.

— Alors, me demanderez-vous, pourquoi n'y était-il pas resté ?

C'est là une chose sur laquelle Longue-Oreille lui-même ne s'était jamais expli-

quée, mais je peux bien vous laisser savoir en toute confiance que si notre lapin avait abandonné sa résidence citadine, c'est que sa sécurité y était fort menacée.

Certes, la vie n'y avait jamais été comode, mais elle y était particulièrement intolérable depuis qu'un certain Renard, aussi fertile en stratagèmes que dépourvu de queue, s'était établi dans les environs, prélevant un tribut journalier, tant sur les garennes que sur les poulaillers, ce qui avait eu pour effet d'exaspérer les habitants. Le fusil à la main, ils montaient une garde continuelle et tiraient sur tout gibier à poil qui se montrait.

Je vous entends me demander.

— Ce sacripant, cet écourté, ne serait-il

pas notre vieille connaissance, frère Renard ?

Tout juste ! Frère Renard avait déserté la maigre savane, où la vie était dure, pour transporter le siège de ses opérations en un lieu plus habité, où les victimes seraient plus nombreuses.

Longue-Oreille avait donc fui le double danger des pièges de l'homme et des griffes de l'Écourté.

Mais, je vous l'ai dit, ce sont là des détails sur lesquels il n'aimait pas à s'étendre, préférant vanter, à tout venant, la ville et ses merveilles, car cela le posait en important.

Ce soir-là, voyant les restes du souper, il prononça, d'un air condescendant :

— Je vois que vous vous en tenez à un régime frugal. L'on ne peut guère faire autrement, dans cette savane. Si vous alliez là-bas, vous seriez tellement ravis des ressources du pays, que vous ne voudriez plus revenir dans cette savane où l'herbe est vraiment trop sauvage et coriace.

Jeannot et Jeannotte étaient bien trop sensés pour se laisser prendre à ces descriptions enthousiastes.

— Seulement — et c'est là qu'était le danger — les jeunes aussi avaient entendu le cousin Longue-Oreille et, parmi eux, Jeannette, la plus exaltée de toute la bande.

Jeannette était l'aînée de la famille Jeannot, grande déjà, mais toute mignonne, avec son joli museau rose, mobile et fure-

teur, ses grands yeux brillants, son poil lustré et un amour de petite queue moitié grise moitié blanche qui la faisait reconnaître de loin. Avec cela une imagination exaltée, rêvant de grandes choses et d'aventures magnifiques :

— Je suis née pour être reine, disait-elle quelquefois à ses frères et sœurs frappés d'étonnement par son audace et par ses beaux projets.

Aussi les descriptions du cousin Longue-Oreille la remplissaient-elle d'admiration. Elle rêva de la ville et se promit de l'habiter un jour.

Jeannette, toute à son rêve, devint distraite ; elle faisait les choses à moitié et maman Jeannotte dut même lui adminis-

trer, certain jour, une magistrale raclée sur l'endroit personnel que vous savez.

— Prends la cruche, dit la maman mécontente, et va la remplir au ruisseau. Et surtout ne lambine pas à ton habitude, sans quoi on pourra dire que tu n'es plus bonne qu'à être jetée à l'Écourté.

— Toujours cet Écourté ! grommela Jeannette, saisissant la cruche et courant à la rivière qui, à quelques pas de là, murmurait dans ses roseaux.

La cruche pleine était pesante ; de plus les larmes brouillaient les yeux de la pauvre petite. Aussi, ayant rencontré la grosse roche sous laquelle l'Écourté avait jadis perdu sa queue jusqu'à la racine, elle trébucha, tomba de tout son long et la cruche se brisa en mille morceaux.

Pauvre petite Jeannette ! Craignant d'être battue, elle n'osait pas rentrer à la maison après une pareille catastrophe. Elle prit donc le parti de s'enfuir.

Tournant le dos au grand érable, elle courut jusqu'au bout de la savane, se faufila sous la haie d'épines qui en marquait la limite et poursuivit sa course vers un bois où elle n'était jamais allée.

A la lisière du bois passait la grande route qui mène au village. Jeannette n'avait jamais vu un chemin aussi large et aussi fréquenté. C'était bien autre chose que la prairie natale. A tout moment passaient des voitures rapides avec un bruit étourdissant.

Jeannette effrayée eut d'abord l'idée de revenir auprès de sa mère ; mais comparant

le terrier natal avec le village de ses rêves, elle se dit que, maintenant, elle ne pourrait plus vivre dans ce trou ; il fallait aller de l'avant. Aussi, prenant son cœur à deux pattes, elle franchit la clôture de fil de fer qui la séparait de la route et se mit à courir dans le fossé où les plantes la cachaient tant bien que mal.

Elle marcha longtemps ; enfin lui apparurent les premières maisons du village. Jeannette se demandait comment faire son entrée, quand elle aperçut un grand et beau monsieur qui venait de son côté. Il portait un chapeau luisant et un habit à basque sous lequel passait une superbe queue rousse, longue et fournie.

— Un personnage si élégant doit certainement avoir un bon nombre de domes-

tiques, se dit Jeannette. Et ce n'est certainement pas l'Écourté dont on m'a tant rabattu les oreilles, car en fait de queue, il est plutôt royalement fourni.

Aussi s'avançant vers l'étranger, Jeannette lui fit-elle une profonde révérence :

— S'il vous plaît, Monsieur, n'auriez-vous pas besoin d'une femme de chambre ? Je sais balayer, épousseter, mettre le couvert et laver la vaisselle.

— Justement, je cherchais quelqu'un, s'exclama l'inconnu en lorgnant Jeannette avec son monocle. Donnez-moi la patte, ma belle enfant.

Or ce gentil Monsieur n'était nul autre que Frère Renard. Oui, Frère Renard, l'Écourté en personne.

— Mais alors, la queue ?... direz-vous, elle était fausse ? Oui, elle était fausse, tout simplement cousue au fond de culotte dont frère Renard s'était affublé. S'il avait adopté ce nouvel accoutrement qui faisait de lui un grand personnage, c'était afin de retrouver cet appendice dont il regrettait tant la perte.

Si la queue était postiche, les dents que portait frère Renard étaient bien à lui ; et toujours aussi pointues.

Et puis, il faut que je vous apprenne une nouvelle : Frère Renard s'était marié et Dame Renarde, son épouse avait bon appétit.

Arrivé chez lui, sire Renard montra Jeannette à Dame Renarde, en lui disant :

— Voyez, chère amie, je vous apporte un petit lapin bien tendre que vous mettrez demain, avec l'autre, à la casserole.

Et ouvrant le garde-manger, il y jeta Jeannette terrifiée ; puis il referma la porte vivement.

— Quel fin régal nous aurons là ! dit Dame Renarde, en se léchant les babines. Avec quelques oignons et un bouquet de persil, ce sera délicieux.

La pauvre Jeannette était plus morte que vive dans son placard. Au bout de quelques instants, ses yeux s'étant faits à l'obscurité, elle s'aperçut qu'elle ne s'y trouvait pas seule : un autre lapin y avait été jeté avant elle, mais lié de telle sorte, qu'il ne pouvait remuer ni pieds ni pattes.

Jeannette se glissa tout près de lui, et comme elle avait de belles petites dents, aussi aiguës que solides, elle eut tôt rogné la ficelle qui retenait son compagnon prisonnier. Celui-ci se secoua.

— Je vous remercie beaucoup, Mademoiselle, murmura-t-il, en étirant ses membres engourdis. Permettez-moi de me présenter ; je me nomme Rouget pour vous servir.

Jeannette, charmée d'avoir un compagnon aussi aimable, lui fit, à son tour, un gracieux salut.

— Je me nomme Jeannette, dit-elle en rougissant.

— Eh bien ! Mademoiselle Jeannette, il s'agit de sortir de ce placard, dès que sire Renard et son exécration moitié seront mon-

tés se coucher, car je ne tiens pas du tout à être mis en gibelotte.

Le temps parut long à nos prisonniers. Sire Renard et son épouse n'en finissaient plus de bavarder au coin du feu. A la fin, et au moment où nos deux amis commençaient à désespérer, sire Renard laissa échapper un bâillement sonore. A ce signal, Dame Renarde se leva, alla fermer la porte à double tour, suspendit la clef à un clou, alluma une bougie et les deux époux grimèrent à l'étage supérieur.

Les deux lapins attendirent encore longtemps, se demandant si l'on dormait là-haut. A la fin, il leur vint des ronflements sonores. Aussitôt, ils se mirent en besogne, car pour sortir du placard, il leur fallait d'abord percer un trou.

Fort heureusement, l'armoire était vieille et le bois vermoulu, facile à travailler. Ils rongèrent, rongèrent, rongèrent tant et si bien que d'un dernier coup de dent, Rouget fit sauter la planche maîtresse qui retenait tout un panneau. Là-haut, sire Renard et sa moitié ronflaient en chœur.

Ils sortirent à pas de loup et traversèrent la pièce.

Tout allait bien jusque là, mais le plus difficile était d'ouvrir la porte. Rouget et Jeannette se firent la courte-échelle pour attrapper la clef qu'ils introduisirent facilement dans la serrure. Mais pour la faire tourner, c'était une autre affaire. La serrure était vieille, rouillée et grinçait si fort que Dame Renarde qui avait le sommeil plus léger que son mari, cessa soudain de ron-

fler, puis ouvrit un œil et enfin une oreille.

— Miséricorde ! s'écria-t-elle en secouant son compagnon, miséricorde ! voilà notre déjeuner qui se sauve !

— Quoi ? grogna Renard encore mal éveillé.

— Nos prisonniers s'échappent ! Je viens d'entendre la clef grincer dans la serrure.

— Sire Renard bondit hors de son lit au moment où, dans un effort désespéré, Rouget, grimpé sur le dos de Jeannette, appuyait de toutes ses forces et parvenait enfin à donner le dernier tour de clef. La porte ouverte, nos deux lapins partirent comme un trait.

Mais sire Renard dégringolait l'escalier

quatre à quatre, brandissant la bougie que Dame Renarde venait d'allumer.

Jeannette et Rouget n'avaient pas attendu pour filer vers le bois voisin.

Renard se précipita sur leurs traces ; ses pas en faisaient quatre de nos petits amis, mais voilà qu'une épine lui entra si profondément dans le pied qu'il s'arrêta net en poussant un glapisement de douleur.

Grâce à cet accident, nos deux amis purent prendre assez d'avance pour se sentir en sécurité. Au bout d'un moment, n'en pouvant plus, ils se tapirent sous une grosse touffe de ronces et attendirent.

Clopin-clopant, sire Renard revint chez lui, furieux d'avoir perdu sa double giblotte et de s'être blessé.

Les petits lapins, bien abrités dans leur cachette, s'y reposèrent jusqu'au jour. Au lever du soleil, ayant pu s'orienter, ils s'enfuirent du côté opposé.

Ils coururent encore longtemps, tant leur peur était grande, tournant la tête de temps à autre, pour s'assurer si, à l'horizon, ne se profilait pas la silhouette de leur ennemi.

Vers le milieu du jour seulement, comprenant qu'ils étaient maintenant hors de danger, ils s'arrêtèrent.

— Je suis très près de chez moi maintenant, observa Rouget qui avait pu enfin reconnaître le paysage. Et vous, Mademoiselle ?

— Je l'ignore, répondit Jeannette. Et d'ailleurs qu'importe ? Nous sommes trop

nombreux, chez nous. J'étais partie au village pour y chercher une place de femme de chambre. Je sais balayer, épousseter, laver la vaisselle et bien d'autres choses. Vous ne voudriez pas me prendre à votre service, par hasard ?

— Je ne demande pas mieux, répondit Rouget.

Il prit Jeannette par la patte et la conduisit dans une grande savane que traversait une rivière et que terminait, à l'horizon, un bois de bouleau. Là s'ouvraient de nombreux terriers.

Nous sommes dans le royaume des Queues-Touffues, annonça Rouget et voici mon palais, ajouta-t-il en lui désignant le plus beau, car il était le roi de ce petit pays.

En effet, de tous les terriers sortaient des museaux joyeux. Tous les sujets s'empres-
saient de venir saluer leur roi qu'ils
croyaient à jamais perdu.

— Vive le roi ! Vive Rouget ! criait-on
de toute part.

— Ah ! s'écria Jeannette, je ne savais
pas que vous étiez un si grand personnage.
Je ne serai jamais capable d'être femme de
chambre chez un roi.

Là-dessus, elle lâcha la patte de Rouget
et prit la fuite. Mais celui-ci qui courait
beaucoup plus vite, l'eut bientôt rattrapée.

— Ne soyez pas si craintive, dit-il, ce
n'est pas une femme de chambre que je
cherche, mais une gentille épouse qui
veuille bien accepter d'être, avec moi, la

souveraine de ce pays. Dites, Jeannette, le voulez-vous ?

Et comme notre jeune amie, à la fois émerveillée et craintive de voir sitôt la réalisation de ses rêves, hésitait à répondre, le jeune prince ajouta :

— Ne vous dois-je pas la vie ? Sans vous, je serais aujourd'hui dans les casseroles de notre ennemi. Qui mieux que vous est digne de partager ma couronne ?

— Il faudrait la permission de mes parents, car je suis bien coupable envers eux, avoua Jeannette ; je me suis enfuie de la maison pour éviter d'être grondée. Mes parents doivent être dans une mortelle inquiétude.

— On peut les rassurer. D'abord, où est-ce chez vous ?

Jeannette décrit de son mieux la savane où elle avait vécu. Un groupe de lapins gris, intéressés, faisaient cercle autour de leur roi.

— Je sais, dit l'un d'eux, Mademoiselle habite la savane du Grand-Erable ; j'y suis allé bien des fois. Ce n'est pas loin, juste cette colline à traverser.

— Très bien, Museau-Blanc, dit Rouget, va donc avertir les parents de Jeannette que leur fille est saine et sauve après avoir couru un grand danger en compagnie du roi des Queues-Touffues. Invite-les à venir nous rendre visite, car j'ai une grande nouvelle à leur annoncer.

— Ainsi fut fait et, le lendemain, Jeannot, Jeannotte et toute leur famille arri-

vaient en compagnie de Museau-Blanc qui les présenta au roi.

Rouget s'inclina gracieusement et leur demanda la main de leur fille.

Jeannot et Jeannotte, flattés d'une telle proposition, acceptèrent avec empressement.

Alors Rouget fit entrer Jeannette dans son palais, lui mit une couronne de muguet sur la tête et, devant tous ses sujets réunis, la proclama reine des Queues-Touffues.

Jeannette, par son maintien agréable, avait déjà gagné le cœur de tous ses nouveaux sujets. Aussi l'annonce de Rouget fut-elle accueillie par d'unanimes acclamations.

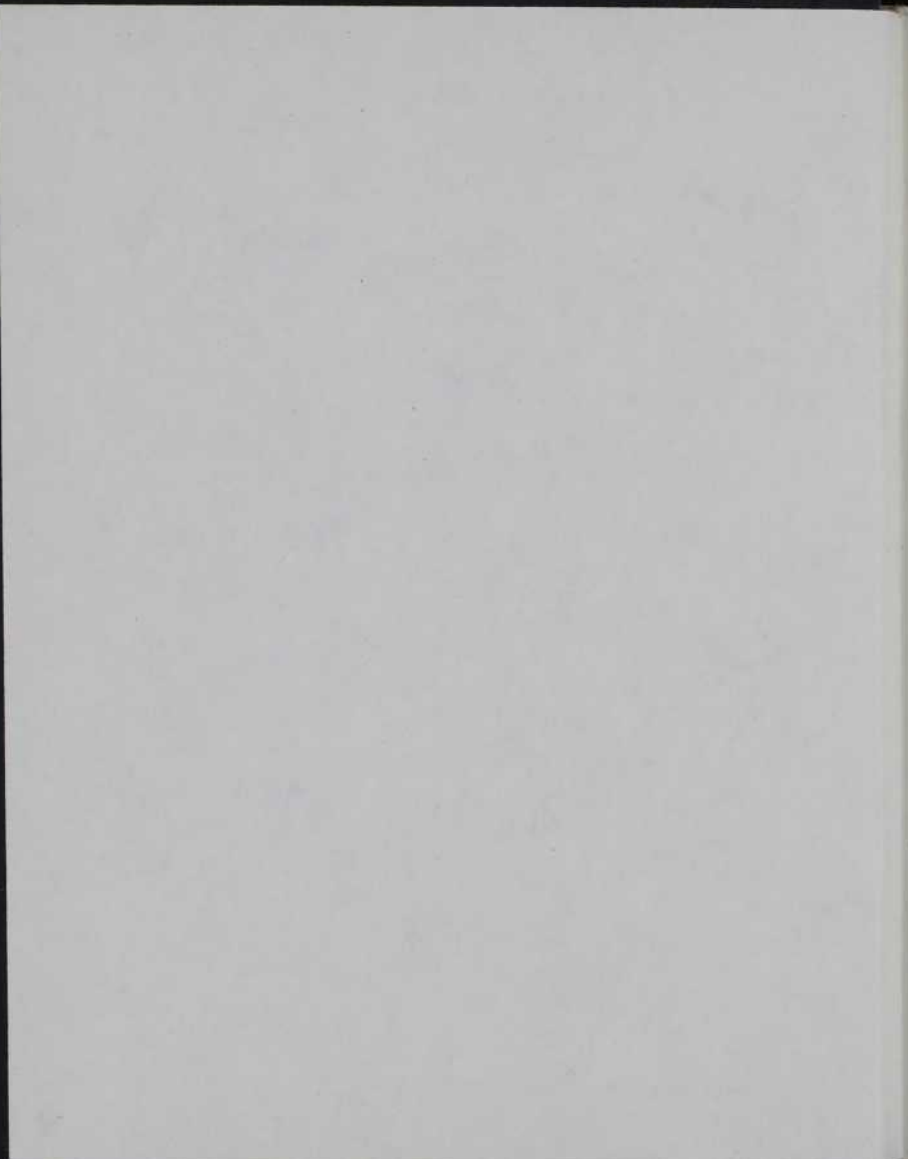
La noce dura huit jours, pendant lesquels les plus fines herbes furent tour à tour servies ; le soir, on dansait au clair de la lune.

Enfin, les fêtes terminées, Jeannot, Jeannotte et leurs enfants retournèrent dans leur savane. Quant aux nouveaux souverains, ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

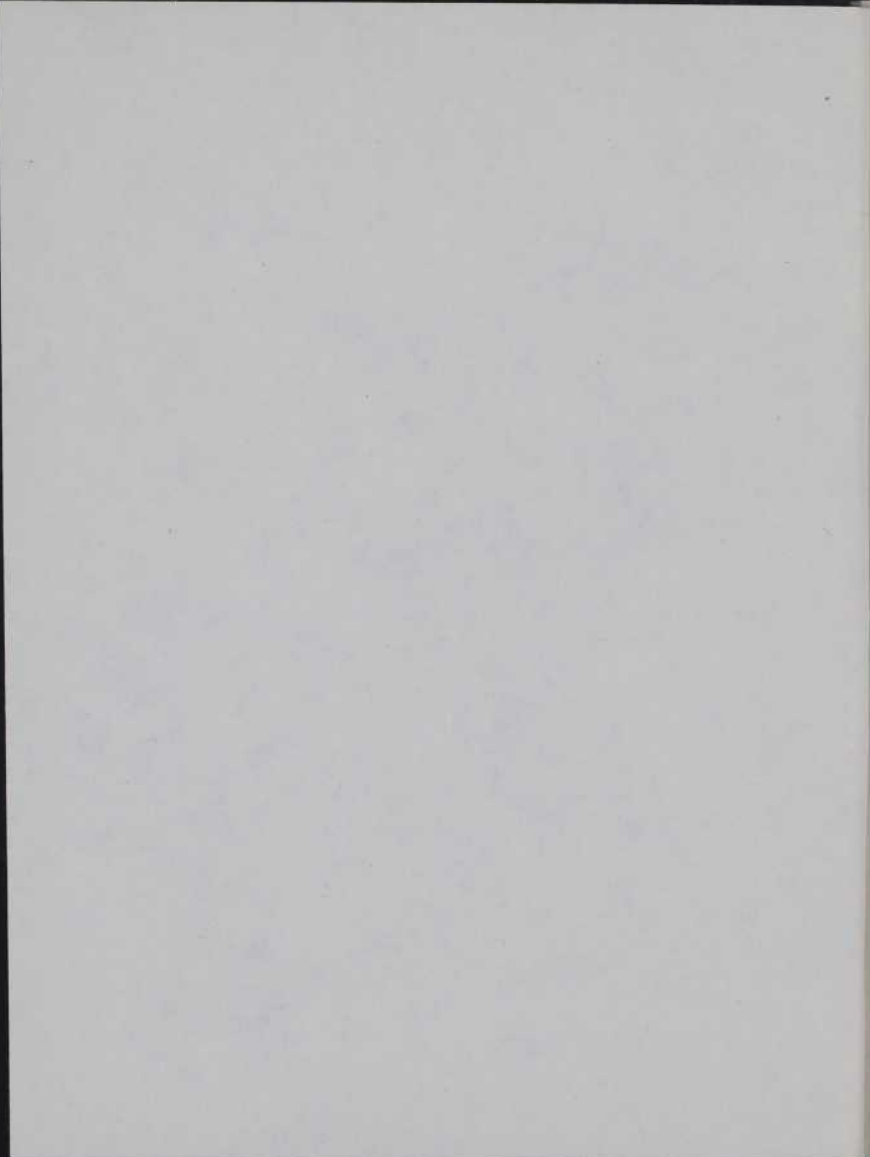
Ils les élevèrent bien et par-dessus tout, leur apprirent à se méfier de frère Renard l'Ecourté.

FIN











BNQ



000 554 396